

**FREDDY RAPHAËL**

Laboratoire "Cultures et Sociétés en Europe" (UMR 7043 CNRS)  
& Faculté des sciences sociales  
Université Marc Bloch, Strasbourg

# Daniel Stauben

## Un témoin-visionnaire de la culture populaire des Juifs d'Alsace

Les «Scènes de la Vie Juive en Alsace» sont issues d'une série de «Lettres sur les mœurs alsaciennes» qui parurent dans les *Archives Israélites* de 1851 à 1853 sous la signature d'Auguste Vidal. Elles furent reprises pour un plus large public dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1857 à 1859, mais signées cette fois-ci Daniel Stauben. Puis elles furent publiées en un volume chez Michel Lévy Frères en 1860. Auguste Vidal est un universitaire de qualité, né en 1822 dans une famille juive de Wintzenheim dans le Haut-Rhin. Il fit ses premières études à l'école juive du bourg, puis au lycée de Colmar. Il les poursuivit à Paris, avant que de consacrer une thèse au «caractère du misanthrope» chez les écrivains anciens et modernes. Il enseigna les lettres classiques aux universités d'Aix, Poitiers et Besançon, étudia le théâtre de Sénèque et d'Euripide, les satires de Juvénal, l'Illiade d'Homère. Il termina sa carrière universitaire comme inspecteur général des langues classiques. Meurtri par la défaite de 1870, cet homme qui s'était identifié si profondément à la culture et au destin de la France, s'éteint prématurément en 1875.

Né et élevé dans une bourgade juive d'Alsace, où la vie communautaire était chaleureuse et dense, Daniel Stauben a su, par une création souvent dépourvue de sensiblerie, restituer les travaux et les jours, la ferveur et la sociabilité, l'uni-

vers des croyances de ce microcosme. La posture qu'occupe le narrateur est singulière: il n'est pas étranger au monde dont il décrit les mœurs, puisque c'est celui dont il est issu, celui de son enfance et de ses années d'apprentissage. Mais pour justifier sa démarche littéraire, il a tendance à accentuer la distance qui donne du relief à la redécouverte.

En 1860, Daniel Stauben publie chez Michel Lévy une traduction des *Juifs de la Bohême* de Leopold Kompert<sup>1</sup>. Il fait précéder l'ouvrage d'une préface dans laquelle il définit en fait sa propre ambition littéraire: élaborer un récit plein de «charme», qui s'impose par «la vérité dans les détails» et la «finesse d'observation», et qui contribue à «l'élévation des idées». Stauben se veut, comme Kompert, à la fois «peintre et moraliste». Et de préciser: «peintre de paysages et de scènes d'intérieur; moraliste, qui crée des caractères et qui cache la leçon de sagesse pratique et de bon sens sous l'action même ou sous le récit».

Le «pittoresque» se trouve au centre de la démarche de Daniel Stauben. Il délimite son sujet, la description des mœurs, des rites et des superstitions d'une population «à part»; en même temps, il détermine le style tout de «simplicité» et la séquence narrative organisée en «tableaux», qu'animent des personnages hauts en relief. Le goût du pittoresque d'une part, et la volonté de

toucher «moins avec l'esprit qu'avec le cœur»<sup>2</sup> de l'autre, risquent d'entraîner Daniel Stauben dans une relative mièvrerie. Certaines scènes qu'il dépeint s'apparentent à un tableau de Greuze. Mais il se veut avant tout témoin fidèle, plus que romancier. Il entend rapporter les scènes auxquelles il a assisté en une série de «tableaux», sans les apprêter, sans que «l'imagination ait une quelconque part»<sup>3</sup>. Le citadin exalte un monde quelque peu préservé, où les hommes se livrent tels qu'ils sont. C'est le terme récurrent de «naïveté» qui désigne cette absence de paraître et de rouerie. Bien plus, cette société champêtre a su résister à l'usure et au bouleversement du temps. La fidélité aux modes de penser et aux pratiques d'autrefois donne un «charme» certain à une culture, certes menacée, mais que caractérise encore sa «bonhomie».

Il y a un contraste entre l'abondance des adjectifs dénotant la simplicité, la bonhomie, le caractère «touchant» des mœurs des Juifs de la campagne, qui donnent parfois une dimension mièvre aux jugements de Daniel Stauben, et l'acuité de ses descriptions qui font de lui un observateur et un témoin précieux. C'est là ce qui caractérise son récit relatif aux pratiques funéraires, aux alliances matrimoniales, aux coutumes des fêtes calendaires... Il met en relief les deux pivots, les pôles privilégiés qui orientent la vie

des Juifs de la campagne et en organisent la scansion : d'une part les pratiques et les rites religieux qui soudent la communauté, et d'autre part l'intensité des liens familiaux. Daniel Stauben explique cette dernière par la persécution dont les Juifs furent, des siècles durant, l'objet. « Séparés du reste de la société par des barrières infranchissables, ils ont dû constamment chercher dans l'union et les joies de la famille une consolation et un refuge contre les injustices du dehors »<sup>4</sup>.

Les descriptions extrêmement précises, que l'on pourrait qualifier de « d'ethnographiques », de l'intérieur des demeures et de la synagogue, des costumes du quotidien et des fêtes, des rites religieux et sociaux, rapprochent Daniel Stauben du Flaubert de *Madame Bovary* et d'*Un cœur simple*. Sa capacité à observer, à sélectionner les traits significatifs, et à esquisser des types, est comparable à l'art du graveur d'un Alphonse Lévy. Il en résulte une évocation à la pointe sèche des pratiques de sociabilité, d'hospitalité et d'entraide, depuis la remise de la dot, la distribution de la dîme, jusqu'à la prise en charge de la mort, depuis l'abondance des mets festifs, les préparatifs dignes d'une scène « flamande », jusqu'aux airs particuliers qui ponctuent la lecture de l'histoire d'Esther. Il décrit avec grande exactitude les objets symboliques ou culturels qui ornent les demeures juives de la campagne alsacienne : la fontaine avec un bassin en cuivre rouge pour le lavement des mains, le « mizra'h », le tableau qui indique la direction de Jérusalem pour la prière, et les gravures inspirées de Philippe de Champaigne qui représentent un Moïse « lumineux » et le grand-prêtre Aaron. On offre comme cadeaux de noce aux jeunes mariés non seulement « une lampe à sept becs en cuivre rouge, une fontaine à bassin avec double robinet, quatre douzaines d'assiettes en étain, une paire de chandeliers avec mouchettes », mais également une collection complète de « livres de prières pour toutes les fêtes »<sup>5</sup>, ce qui témoigne de l'importance accordée à la vie religieuse tant familiale que collective.

Daniel Stauben n'a pas le souffle épique qui anime Erckmann et Chatrian dans certains de leurs romans, qui fait d'eux des « visionnaires réalistes ». Il ne partage pas non plus le projet politique et social de George Sand, qui doit lui paraître par

trop révolutionnaire. Le monde qu'il met en scène est quelque peu aseptisé. Non seulement il tient à se tenir à l'écart de toute préoccupation « engagée », mais il en estompe délibérément les aspérités. De cet univers lisse et consensuel, il entend ignorer la complexité et les contradictions.

Les disparités sociales ne sont certes pas niées mais elles sont privées de leur rudesse, étant ramenées à des types pittoresques, ou encore par l'évocation maintes fois reprise de la solidarité qui prévaut dans la communauté juive.

Les notables, qui peuvent se prévaloir de l'assurance que confère la réussite, ont une noblesse de traits qui les apparente aux vieillards de Greuze et que tempère leur « bonhomie ». Les femmes sont soumises à leurs époux, qu'elles assistent efficacement. Elles n'ont pas la personnalité affirmée de Sorle, la compagne avisée du père Moïse du *Blocus*, mais elles sont les gardiennes vigilantes des anciennes coutumes. Les jeunes filles manquent certes de culture, mais leur apparence évoque souvent l'image orientalisante de la « belle juive » qui prévaut chez certains écrivains de la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans la galerie des portraits que Daniel Stauben brosse avec humour, on trouve, à côté du chantre et de ses deux aides qui profitent de l'approche des Fêtes Redoutables pour demander une augmentation substantielle, du maître d'école qui fait étalage d'aphorismes et de citations variées, le joyeux drille de la communauté, et le « bouffon à gages » qui anime les mariages en faisant maints tours de passe-passe. Quant au « Schames », le bedeau, non seulement il tente de faire régner l'ordre à la synagogue, mais il est également « censé entretenir commerce avec le Ciel »<sup>6</sup> et avec la mort<sup>7</sup>. Parmi ceux qui mènent une vie harassante il y a le colporteur courbé sous son ballot de marchandises. Il y a aussi cet être inclassable, au statut peu assuré, qui ne jouit que d'une relative considération, mais que nul ne méprise, le « shlemiel ». C'est le malchanceux ; celui qui a la guigne, mais qui fait face en se rendant utile. Il remplit « avec un égal succès les fonctions si différentes et si délicates de chantre suppléant à la synagogue, de garde-malade, de conteur, de barbier, d'agent matrimonial et de

commissionnaire »<sup>8</sup>. C'est parce qu'il « fait un peu de tout », qu'il parvient « à vivre au jour le jour ».

Ainsi, tout en se réclamant de George Sand, Daniel Stauben affirme qu'il a voulu « laisser de côté toute théorie politique et sociale ». Il reconnaît par là même une des limites significatives de son œuvre, qui élude partiellement dans la description d'une société minoritaire les clivages sociaux. Ces derniers, tout en n'ayant pas une acuité très marquée, opposent ceux à qui leur réussite matérielle confère honneurs et respectabilité, et ceux qui vivent d'expédients. Certes, il évoque aussi bien l'opulence des notables qui peuvent pourvoir leur fille d'une dot substantielle, que les nombreux mendiants qui affluent à une noce ou à un enterrement. Ils entendent bien bénéficier de la charité qui, selon l'injonction biblique de la « tsedaka », signifie étymologiquement à la fois la générosité et la justice, et représente un dû.

Il ne s'agit pas de minimiser la qualité de l'accueil et de l'hospitalité que pratiquent les Juifs des bourgs de la campagne alsacienne. Ils ont conscience d'appartenir, pour le meilleur et le pire, à un destin commun, qui leur fixe un même horizon d'attente et les expose aux mêmes avanies. Mais en même temps, force est de reconnaître que le tissu communautaire se délite, qu'avec l'embourgeoisement se fait jour aussi, parfois, l'arrogance du parvenu. Daniel Stauben semble croire que les obligations religieuses non seulement corrigent les disparités sociales trop criantes mais rétablissent un certain équilibre. Or, un relatif embourgeoisement entraîne parfois la dureté du cœur et le mépris à l'égard de celui que l'on est bien obligé d'accueillir. Quant à l'importance du savoir, qui fut longtemps le second critère de la distinction, elle tend à s'estomper.

Daniel Stauben tient à témoigner d'un monde qui survit en marge des transformations de la société moderne, mais qui ne pourra être préservé. Son attitude face au « progrès » est proche de celle d'Erckmann-Chatrian : il ne le discrédite pas, il en reconnaît les avancées, mais il sait aussi que cette communauté rurale, où les Juifs avaient leur place comme de « bons sauvages » maintenant leurs « mœurs primitives », est inexorablement condamnée. Pour l'heure, ces personna-

ges au caractère bien trempé ne sont pas corrompus par la ville, ni affaiblis par une culture du paraître. Mais Daniel Stauben se rend bien compte que si le passage des Juifs de la campagne alsacienne à la ville a entraîné une indéniable promotion sociale, il a également mis à mal leur « foi robuste » et affadi leur religiosité. Il ne reste plus que les « vestiges » d'une « civilisation qui s'efface »<sup>9</sup>. Il est significatif que pour Daniel Stauben, comme pour Erckmann-Chatrion dans leur *Maître Daniel Rock*, c'est la percée du chemin de fer qui symbolise l'avancée inexorable du progrès, dans toute son ambiguïté.

Le thème de la « régénération » est présent chez Stauben, sans toutefois l'amener à disqualifier les solides qualités de la vie traditionnelle des Juifs de la campagne alsacienne. Il se fait le chantre des deux voies qui pourront arracher ceux-ci à une routine certaine : le travail manuel, agricole ou artisanal, et le métier des armes. Si les Juifs ont progressivement pratiqué le commerce et le colportage, c'est parce que « l'oppression et la servitude... les ont rendus à certains égards timides, craintifs et poltrons ; ils ont désappris le courage »<sup>10</sup>. Il célèbre, en termes dithyrambiques, l'ardeur au travail et l'habileté d'un jeune juif devenu maître-serrurier : « Continue à marteler ! Chaque coup qui retentit sur ton enclume brise un anneau de la chaîne d'esclavage de ton peuple et résonne comme un joyeux salut donné à l'ère nouvelle qui va s'ouvrir ; martèle toujours »<sup>11</sup>.

L'idéal de religiosité qu'il prône, c'est une « piété éclairée et tolérante »<sup>12</sup>, qui s'écarte à la fois du « fanatisme » et de « l'impiété cynique »<sup>13</sup>. Sa capacité à persévérer dans l'être, le Judaïsme d'Alsace la doit aussi bien à une tradition que valide son ancienneté – le terme « antique » maintes fois répété lui confère ses lettres de noblesse – qu'à son opiniâtreté face aux persécutions subies des siècles durant. Il valorise une religion sobre, sans apprêts ni grande envolée métaphysique, dont la fonction essentielle est de structurer les rapports humains et d'organiser la succession des temps. La Terre Sainte demeure l'un des pôles toujours présent à l'horizon de la nostalgie du Juif de la campagne. Dans chaque demeure le « mizra'h », le tableau qui montre la direction de l'Orient, se trouve

en bonne place dans la « Stub », la pièce d'apparat.

Il conviendrait de consacrer une étude fouillée au rapport que Daniel Stauben entretient avec la religiosité populaire des Juifs de la campagne alsacienne, et plus particulièrement avec les croyances qui accordent une place éminente à la sorcellerie, aux forces maléfiques, ainsi qu'à la capacité des maîtres de la kabbale de les maîtriser. Il est à la fois fasciné, en tant qu'artiste influencé par le romantisme fantastique allemand, par les « créatures de la nuit », par les récits où les frontières entre le rationnel et l'irrationnel paraissent s'abolir, et, en même temps, il est pétri par l'esprit des Lumières et par un certain positivisme.

Daniel Stauben est très attentif aux rapports difficiles que les Alsaciens entretiennent avec la langue française. Si les Juifs de la campagne accueillent si souvent leurs hôtes en riant, c'est qu'ils craignent que ceux-ci ne leur parlent en français. « De cette façon, tout en se montrant gracieux, on gagne du temps »<sup>14</sup>. Le maître d'école, à la fois sentencieux et érudit, est le seul à prétendre parler le français. Il témoigne de sa position sociale « par une prodigieuse émission d'imparfaits du subjonctif »<sup>15</sup>. D. Stauben s'enorgueillit de parler parfaitement le judéo-alsacien, le « jedich-daitch » ; il s'agit certes d'un « jargon » quelque peu « incorrect », mais il souligne la « finesse » de cette langue si « pittoresque »<sup>16</sup>. Lorsque maître Rodolphe, le montreur de marionnettes, veut représenter la clémence du roi Assuérus en respectant « la couleur locale », il fait parler la « belle Esther » et son oncle Mardochée en « hébreu ». En fait, ils s'expriment en judéo-allemand, « ce patois usité en Alsace et qui apparemment, selon maître Rodolphe, avait été autrefois la langue officielle des Cours de Suze et de Babylone »<sup>17</sup>.

Le regard que Daniel Stauben porte sur la communauté campagnarde dont il est issu est celui d'un lettré et d'un citadin : il a tendance à en exagérer l'immobilité, l'harmonie, la simplicité. Le village se voit crédité de nombre de vertus, car le témoin redoute de « perdre » le monde de son enfance. Cette veine du récit témoignant d'un monde englouti, celui des Juifs de la campagne alsacienne, plus ou moins travaillée par le génie de cha-

que écrivain, a été reprise par quelques personnalités fortes du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Léon Cahun (*La Vie Juive*, 1886), Alexandre Weill (*Ma Jeunesse*, 2 vol., 1870), Isaac Lévy (*Isaïe ou le travail*, 1862), Erckmann-Chatrion (*Le Blocus*, 1867, *L'Ami Fritz*, 1864, *Maître Daniel Rock*, 1861) et Jean-Richard Bloch (*Et Compagnie*, 1925) ont su, à leur tour, être les visionnaires d'un réel qui a sombré. Plus près de nous, Albert A. Neher (*La double demeure*, 1965) et Claude Vigée (*Un panier de houblon*, 2 vol., 1994 et 1995) ont évoqué avec humour et tendresse la « kehilla », la communauté bruisante de vie de leur enfance. Indéniablement, en se faisant le chantre « d'une vie rustique et champêtre », miraculeusement préservée, Daniel Stauben veut plaire à son lecteur : il exalte la vie « simple », structurée par de solides traditions qui s'efforcent de résister aux bouleversements du temps. Et pourtant, ça et là, on sent poindre chez lui une sourde inquiétude ; il sait bien qu'il s'agit d'un combat par trop inégal et que cette culture est amenée, inexorablement, à disparaître. Puisse l'opiniâtreté des descendants de ce monde englouti, que caractérisaient la célébration de la vie et l'attention à autrui, traduire avec fidélité ces exigences au cœur de la modernité.

## Notes

---

1. Kompert Leopold, *Les Juifs de la Bohême*, Michel Lévy, Paris 1860.
2. Stauben Daniel, Préface à Kompert L., *op. cit.*, p. XIV.
3. Stauben Daniel, *Scènes de la vie juive en Alsace*, Michel Lévy, Paris, p. 8.
4. *Id.*, p. 87.
5. *Id.*, p. 65.
6. *Id.*, p. 82-83.
7. *Id.*, p. 84-85.
8. *Id.*, p. 17.
9. *Id.*, p. 96.
10. Stauben Daniel, Préface à Kompert L., *op. cit.*, p. VII.
11. *Id.*, p. X.
12. *Id.*, p. XI.
13. *Id.*, p. XV.
14. Stauben Daniel, *Scènes de la vie juive en Alsace*, *op. cit.* p. 13.
15. *Id.*, p. 80.
16. *Id.*, p. 13-14.
17. *Id.*, p. 68.